



Groupe d'information internationale
sur le Tibet

L'histoire du Tibet
du XVI^{ème} au XXI^{ème} siècle

Compte rendu
de la journée de conférences
organisée au Sénat
le 3 mars 2012

LES EMPEREURS MANDCHOUS ET LE TIBET - par Françoise Wang-Toutain, tibétologue et sinologue, Chargée de recherche au CNRS

Un mot tout d'abord sur l'identité mandchoue. L'empire de Chine n'est pas cette entité immuable que nous avons généralement tendance à concevoir. C'est un vaste territoire où l'ethnie chinoise (Han) a certes acquis au cours des siècles la prédominance, mais où d'autres cultures se développèrent et eurent une influence considérable sur ce que nous appelons la civilisation chinoise. Souvent amputé dans ses parties périphériques par des royaumes non chinois, l'empire fut également mongol sous la dynastie des Yuan (1271-1367) et ce sont des Mandchous qui, de 1644 à 1911, règnent sur ce vaste territoire. Alors qu'au XVII^{ème} siècle, l'évolution des mentalités aurait pu mener à une dilution de l'antagonisme entre Chinois (Han) et non-chinois, cette nouvelle invasion de la Chine par un peuple de la steppe, les Mandchous, provoqua dans les milieux chinois une violente réaction de « nationalisme culturel ». Le cas de Wang Fuzhi (1619-1692) est de ce point de vue exemplaire dans la mesure où ce philosophe, qui fut l'un des penseurs chinois les plus éminents et les plus féconds de son temps, fut animé d'une haine constante et violente à l'égard de ces pasteurs nomades qualifiés de barbares et venus occuper la Chine^{29(*)}.

Par ailleurs, bien que les empereurs mandchous se soient presque entièrement sinisés au cours des siècles, on n'oubliera pas qu'au début du XX^{ème} siècle, les mouvements qui agitèrent la société chinoise et qui menèrent à la fin de la dynastie et à la proclamation de la République continuèrent à présenter les membres de la dynastie mandchoue des Qing comme des usurpateurs, des envahisseurs étrangers. Au début de la République, les Chinois s'empressèrent de couper la natte, symbole de la domination des barbares de la steppe.

I. RAPPEL CHRONOLOGIQUE

Les Mandchous se revendiquent comme les héritiers des Jurchens, qui avaient conquis le nord-est de la Chine entre 1115 et 1234 et avaient fondé la dynastie non chinoise des Jin.

Les quatre premiers empereurs mandchous jouent un rôle clef dans les relations de l'empire avec le Tibet ; c'est pourquoi ils sont au centre de cette communication.

En 1644, suite aux conquêtes militaires, la capitale du nouveau pouvoir mandchou est établie à Pékin. Shunzhi (1638-1661), à peine âgé de 6 ans, est installé sur le trône. Pékin est transformé : les Chinois sont repoussés vers la partie sud de la ville et une enceinte délimite une nouvelle ville, celle des Mandchous avec la Cité interdite en son centre. C'est ce que les jésuites appelleront la ville tartare.

Avant même la conquête de Pékin, le père de Shunzhi avait envoyé en 1637 une invitation au V^{ème} Dalaï-lama qui était alors un maître éminent sans aucun pouvoir temporel. Cela n'avait pu se faire. En 1648 cette invitation est renouvelée. La situation n'est plus tout à fait la même. Les Mandchous viennent de fonder un empire et le Dalaï-lama est depuis six ans à la tête d'un Tibet unifié grâce aux troupes mongoles. D'après certaines sources, le tout jeune empereur voulut aller à la rencontre du Dalaï-lama mais les tenants du protocole impérial s'y opposèrent. La représentation de leur rencontre rend compte de problèmes protocolaires. Le trône de l'empereur est légèrement plus élevé mais le chapeau du Dalaï-lama est légèrement plus haut et les deux hommes semblent à première vue sur un plan d'égalité.

L'empereur suivant, Kangxi (r. 1662-1723), monte sur le trône alors qu'il est à peine âgé de huit ans. L'autorité mandchoue n'est pas encore reconnue dans tout l'empire et des rébellions assez violentes éclatent, notamment dans les territoires mongols. Très vite, Kangxi se révèle un homme de pouvoir, habile et puissant. Il demande plusieurs fois au V^e Dalaï-lama d'intervenir pour calmer les princes mongols belliqueux ou bien d'agir en tant que médiateur. Kangxi fera également usage de ce qui a parfois été appelé la stratégie des « otages politiques ». Invitant de grands maîtres tibétains ou mongols à résider à la cour impériale de Pékin, il utilisera leur autorité spirituelle pour obtenir la soumission de certaines populations mongoles. On peut citer parmi ces maîtres le deuxième Chankya (Ngawang Losang Choden), qui composera de nombreuses oeuvres dans les temples de Pékin afin de mettre en place les fondements de la pratique du bouddhisme tibétain dans la capitale.

Le V^{ème} Dalaï-lama quitte ce monde en 1682 mais sa mort est tenue secrète jusqu'en 1696. Kangxi est furieux d'avoir été tenu à l'écart. Plusieurs maîtres

tibétains résidant à Pékin, notamment le deuxième Chankya Hutuktu, perdent leur titre et sont renvoyés, mais la disgrâce est courte. Le VI^{ème} Dalai-lama est reconnu en 1697. Il est déjà âgé de 14 ans, lorsqu'il est intronisé. Son comportement sera peu conforme à ce que l'on pouvait attendre de lui de façon conventionnelle. En 1706, il sera déposé par les Mongols Qosot avec l'assentiment de Kangxi. Un nouveau Dalai-lama est intronisé mais il n'est pas reconnu par les Tibétains. En 1708, les Tibétains retrouvent la réincarnation de celui qu'ils considéraient comme le VI^{ème} Dalai-lama mais les troubles avec les différentes factions mongoles empêchent l'enfant d'arriver à Lhasa. En 1720, Kangxi envoie une armée pour l'escorter jusqu'à Lhasa et l'introniser. On notera que, dans les documents officiels mandchous, ce Dalai-lama est présenté comme le sixième, alors que pour les Tibétains il s'agit du septième. Le décalage entre les deux computs subsistera pendant quelques décennies mais c'est finalement la conception tibétaine qui l'emportera. À la suite de cette intervention, une garnison mandchoue stationne à Lhasa. Un nouveau gouvernement est mis en place. Il s'agit d'un conseil de trois membres. Cette institution est subordonnée au Dalai-lama et contrôlée par le commandant de la garnison qui est le représentant de l'empereur.

A la fin du règne de Kangxi qui dura 60 ans, l'empire mandchou est presque entièrement stabilisé. L'art et la culture s'épanouissent grâce au patronage impérial.

Son fils Yongzheng lui succède en 1722 mais ne régnera qu'une dizaine d'années. Dès 1723, il ordonne le retrait des troupes mandchoues de Lhasa. Cette même année une rébellion éclate dans le Kokonor, non loin du monastère où se trouvait la jeune réincarnation du deuxième Chankya. Yongzheng, qui avait été très lié avec ce maître pour lequel il avait fait construire un temple près de la Cité interdite, veillera à ce que le troisième Chankya, Rolpé Dorjé (1717-1786), vienne à Pékin. L'enfant, âgé à peine de huit ans, a pour camarade le quatrième fils de Yongzheng : le futur empereur Qianlong.

En 1727, des troubles politiques éclatent à Lhasa. Yongzheng envoie des troupes et fait exiler le VII^{ème} Dalai-lama et son père dans le Kham (actuel Sichuan). Une partie des pouvoirs temporels du Dalai-lama sont confiés au chef du nouveau conseil. À partir de 1728 des représentants de l'empereur appelés *ambans* résident à Lhasa. Ils sont accompagnés d'une garnison mandchoue. À la mort de l'empereur (1734), le Dalai-lama retourne à Lhasa.

Qianlong (r.1736-1796), quatrième fils de Yongzheng, monte sur le trône. C'est lui qui achèvera l'oeuvre de son grand-père, l'empereur Kangxi. Il donne à l'empire des Qing sa plus grande extension, permet un développement sans précédent des arts et de la culture chinoise, tout en imprimant sa marque sur le savoir de l'époque. Dès son accession au trône, il prend pour chapelain le troisième Chankya. En 1744, il transforme le palais princier de son père

Yongzheng en monastère tibétain, c'est le célèbre Temple des Lama de Pékin.

En 1747, des troubles éclatent à nouveau à Lhasa. L'empereur envoie des renforts de garnison. Un nouveau conseil est mis en place : il comporte quatre ministres qui sont placés sous l'autorité du Dalaï-lama. Le conseil doit gouverner en accord avec les *ambans*, représentants des empereurs mandchous. Lorsque le VII^{ème} Dalaï-lama quitte ce monde, Qianlong envoie le troisième Chankya pour participer aux recherches du VIII^e Dalaï-lama.

En 1781 Qianlong invite le Panchen-lama à l'occasion de son 60^{ème} anniversaire. Mais, victime de la variole, ce dernier meurt quelques mois après son arrivée à Pékin. L'empereur lui rend de grands hommages. En 1786, le troisième Chankya quitte ce monde.

En 1791, l'armée Gurkha du Népal envahit le Tibet. Qianlong envoie des troupes en grand nombre et parvient à repousser les attaques. En 1793, l'empereur publie un édit connu sous le nom d'édit en 29 points, dans lequel il ordonne notamment que la reconnaissance des Dalaï-lama et des Panchen-lama se fasse par tirage au sort parmi les noms des éventuels candidats déposés dans une urne d'or.

C'est généralement de cette façon que sont présentés les rapports entre les premiers empereurs mandchous et le Tibet : une succession d'intrigues politiques, d'alliances et d'interventions militaires. C'est certes une réalité, mais elle ne recouvre pas l'ensemble des aspects de ces liens particuliers que les empereurs mandchous développèrent avec le Tibet.

II. LA PERSONNALITÉ DES EMPEREURS KANGXI ET QIANLONG

Revenons tout d'abord sur la personnalité de ces empereurs. Kangxi et Qianlong ont longtemps été considérés comme les empereurs non-chinois les plus fortement sinisés. Les vastes travaux encyclopédiques du savoir chinois compilés sur l'ordre de Qianlong et qui sont encore aujourd'hui des oeuvres de référence, la collecte et la fabrication d'oeuvres d'art formant des collections impériales d'une grande richesse, la composition de poèmes et autres oeuvres littéraires d'une qualité certaine, faisaient de l'empereur Qianlong une figure hautement versée dans les classiques confucéens et dotée d'une sensibilité esthétique fortement imprégnée de taoïsme. Il était par ailleurs admis sans l'ombre d'un doute que Qianlong et Kangxi s'étaient appliqués, avec beaucoup d'habileté, à fonder leur pouvoir sur les principes de la morale confucéenne ou plus exactement sur les règles du confucianisme impérial.

Cependant, depuis une dizaine d'années, la personnalité de ces deux empereurs est envisagée sous un jour beaucoup plus complexe. Leur volonté de maintenir une identité mandchoue a tout d'abord été clairement mise en évidence. Parmi les arguments avancés, citons notamment l'existence d'archives impériales mandchoues bien plus détaillées que leurs contreparties en chinois.

Ce maintien de la langue mandchoue (alors qualifiée de « langue nationale », *guohua* ou *Qinghua*) s'affirma avec force sous le règne de Qianlong notamment avec la décision en 1772 de traduire en mandchou l'ensemble du Canon bouddhique. Dans la préface de cet ouvrage, l'empereur écrit :

Les *sûtra* indiens furent tout d'abord traduits en tibétain, puis ils furent traduits en chinois. Ils furent traduits une troisième fois en mongol. Notre dynastie Qing contrôle la Chine depuis plus de cent ans. Alors que ces trois pays [Tibet, Chine, Mongolie] sont depuis longtemps vassaux [de notre dynastie], comment serait-il possible que seul manque le Canon bouddhique en langue nationale [mandchou] (*guoyu*) ?

Ces premiers empereurs mandchous et tout particulièrement Qianlong, nous montrent donc des facettes fort variées, pour ne pas dire opposées. Tout en contribuant à un développement considérable de la culture chinoise qui leur permettait d'affirmer leur légitimité face aux lettrés chinois qui les considéraient comme des barbares, ils cherchèrent à maintenir leur identité mandchoue et à lui donner des lettres de noblesse.

Ce n'est pas là la seule complexité de la personnalité et de la politique de ces empereurs. Les éléments factuels précédemment cités montrent bien que c'est au travers des maîtres bouddhistes que les rapports entre les empereurs mandchous et le Tibet étaient établis. Le contact avec ces religieux entraîna un parrainage assez important du bouddhisme tibétain, notamment à Pékin et dans sa région. Différents édifices, tels que le petit Potala et la réplique de Tashi Lhunpo à Chengde dans le palais d'été des empereurs mandchous, en témoignent. Mais ce patronage relativement important accordé au bouddhisme tibétain a longtemps été expliqué par l'intérêt politique qu'il présentait pour le contrôle, à la périphérie de l'empire, des populations mongoles vénérant le bouddhisme tibétain. Ces édifices religieux étaient présentés comme de simples vitrines : l'empereur mandchou n'était pas seulement le Fils du Ciel de la tradition confucéenne, concept qui n'accrochait pas vraiment la sensibilité des populations mongoles. Il était le monarque universel de la tradition bouddhique qui protège et développe la Loi du Bouddha. Les Mongols ne pouvaient que le respecter.

Cela incite à repenser le mode de gouvernement choisi par Kangxi et développé par Qianlong : sous leurs règnes, la conception chinoise de l'empereur « Fils du ciel », étroitement sinocentrique semble donc avoir été complétée, si ce n'est parfois supplantée, par celle du monarque universel. Rappelons que le monarque universel, appelé aussi « Roi à la roue » ou « roi Chakravartin », est un thème indien très ancien ; dès le III^{ème} siècle avant notre ère, il fut repris dans les milieux bouddhiques qui cherchaient un élément temporel correspondant symboliquement au pouvoir spirituel illimité du Bouddha. Ils désiraient en même temps se placer sous le patronage des grandes dynasties indiennes,

comme celle des Maurya avec l'empereur Asoka. Accompagnant la diffusion du bouddhisme et les efforts des communautés pour s'assurer le soutien des gouvernants, le concept du roi Chakravartin se développa dans tous les pays de culture bouddhique, comme à Ceylan, en Thaïlande, en Birmanie, mais aussi en Chine dès le VI^e siècle. Mais c'est probablement avec Kangxi, et plus encore avec Qianlong, que la référence à cette idée et son utilisation en territoire chinois devinrent à la fois plus systématique et plus complexe.

Avec le ralliement des bannières mongoles au pouvoir mandchou, l'empire fonctionnait sur une base pluriethnique avec pour conséquence un large recours au multilinguisme ; le fait est attesté notamment par l'abondance d'édits et d'inscriptions multilingues. On peut également mentionner la Cour en charge des provinces extérieures (*Li fan yuan*) qui fut la première institution de l'histoire de l'empire chinois qui prit en compte et géra les populations non chinoises des périphéries, non pas dans le cadre de la politique étrangère, mais en les intégrant au sein d'un système de rituels impériaux visant à donner le statut de 'sujets de l'empire' à des personnes ethniquement et culturellement étrangères à la Chine. En cela, elle rompait avec l'attitude traditionnelle sinocentrique de l'empire chinois. Cette institution, qui avait été créé dès 1638, et qui était présidée statutairement par un Mandchou ou un Mongol, fut classée parmi les 'huit *yamen*', c'est-à-dire parmi les organes majeurs du gouvernement central.

III. L'EMPEREUR ET MANJOSHRI

Dans leur quête de légitimité, les empereurs mandchous firent également référence à leur lien avec Manjoushri, le bodhisattva de la sagesse (Mandchou étant interprété comme une transcription du nom indien Manjoushri). Les Tibétains et notamment le V^{ème} Dalaï-lama légitimèrent cette conception en reconnaissant officiellement que les empereurs mandchous étaient des émanations de Manjoushri. Depuis le VII^{ème} siècle, les monts Wutai, dans le nord de la Chine, étaient vénérés comme la demeure de Manjoushri. Les empereurs mandchous y accomplirent très régulièrement des pèlerinages et y développèrent un culte bouddhique fondé largement sur la tradition tibétaine.

IV. LA COMPOSANTE MONGOLE

Dans l'étude des rapports entre les empereurs mandchous et le Tibet, un élément important doit être pris en compte. Il s'agit de la composante mongole. C'est par crainte des populations mongoles que les Mandchous se seraient rapprochés des maîtres tibétains, notamment du Dalaï-lama dont le nom, ne l'oublions pas, est un titre d'origine mongole (attribué en 1578 par Altan Khan au maître Sönam Gyatso).

Cette composante mongole est également fondamentale dans les relations qui s'établirent entre ce que nous pourrions appeler l'espace chinois et l'espace

tibétain, car elle mit en place un modèle qui fut suivi de façon récurrente tout au long des siècles. Ce modèle est ce que l'on appelle la relation « chapelain / donateur ». Celle-ci est établie entre un religieux particulièrement éminent et un souverain qui s'engage à ce que son gouvernement suive l'enseignement bouddhique. Le premier reçoit un soutien matériel (édification de temples, de statues, édition de textes...) ; le second reçoit en échange un soutien spirituel (essentiellement de protection d'une part pour l'État, et d'autre part pour le souverain et sa famille). Cette relation n'est ni officielle, ni institutionnelle. Elle est avant tout religieuse et personnelle.

Les idées de « patron » ou de « mécène » ne conviennent pas ici car elles sous-entendent une subordination du religieux au temporel qui n'existe pas. Cette relation peut être scellée par une initiation tantrique qui établit des liens spécifiques entre le donateur qui reçoit l'initiation et le chapelain qui la confère. Le modèle développé par les Tibétains à partir d'éléments indiens et de notions qui sont typologiquement et structurellement tout à fait indiennes, n'existait pas de fait, de la sorte, en Inde. Il apparaît pour la première fois au XII^{ème} siècle dans un de ces royaumes périphériques, celui des Xixia (Tangoutes). Le bouddhisme y est alors religion d'État, et les traditions chinoises et tibétaines s'y côtoient. Lorsque les Mongols, conduits par Gengis Khan, conquièrent ce territoire en 1227, ils sont non seulement frappés par ces relations de « chapelain / donateur » existant entre les empereurs Xixia et les maîtres tibétains, mais également par les pouvoirs et la force spirituelle qui émanent de ces religieux.

Le prince mongol Godan qui règne sur l'ancien territoire Xixia s'inspire de ce modèle pour établir en 1244 des relations de « chapelain / donateur » avec le maître tibétain Sakya Pandita (1182-1251). Khubilai Khan (r.1260-1294), qui fondera en 1260 la dynastie mongole des Yuan sur l'ensemble du territoire chinois, demandera à Godan de lui envoyer Sakya Pandita. Ce dernier étant mort, c'est son neveu Pakpa (1235-1280) qui viendra à la cour impériale mongole. Khubilai Khan recevra de lui des initiations tantriques spécifiques, lui fera régulièrement accomplir des rituels pour l'État, le chargera de créer une nouvelle écriture pour les Mongols et surtout lui confiera la tâche de superviser l'ensemble du clergé bouddhique dans l'empire, c'est-à-dire que des religieux tibétains furent mis à la tête du clergé bouddhique chinois, ce qui n'alla pas sans susciter quelques tensions.

Par la suite, les empereurs qui régnaient sur le territoire chinois cherchèrent à reproduire cette relation particulière de chapelain donateur que Khubilai avait créée avec Pakpa. Les exemples sont nombreux. Je ne citerai ici que celui de Qianlong qui établit ce lien avec le troisième Chankya. Qianlong fut alors considéré dans certains textes comme une réincarnation de Khubilai Khan, et le troisième Chankya comme la réincarnation de Pakpa. Le troisième Chankya conféra à Qianlong des initiations tantriques spécifiques et, grâce au soutien de

l'empereur, il oeuvra pour le développement de l'enseignement bouddhique, que ce soit au niveau de l'art, de l'architecture, de la diffusion des textes ou de la pratique.

V. L'INTÉRÊT PERSONNEL DES EMPEREURS POUR LE BOUDDHISME TIBÉTAIN

Cette relation chapelain / donateur pose la question de savoir si ces premiers empereurs mandchous avaient ou non un intérêt personnel sincère pour le bouddhisme tibétain. On peut certes penser qu'ils patronnaient le bouddhisme tibétain dans le simple but de maîtriser les populations mongoles. Ce fut longtemps la théorie dominante. Pourtant de nombreux éléments montrent que ces empereurs et leur entourage n'étaient pas insensibles au bouddhisme tibétain.

Sous leur règne, on assiste à une frénésie de construction de monuments et de fabrication de statues. Les membres de l'aristocratie mandchoue reçoivent des maîtres tibétains, font édifier des chapelles, des statues, patronnent des éditions multilingues. Il en est de même d'une grande majorité des membres de la famille impériale qui consacrent notamment de fortes sommes d'argent à offrir à l'empereur des statues et à patronner des rituels tibétain en sa faveur. Quel aurait été l'intérêt de telles activités si l'empereur n'avait eu que faire de cette religion ?

Dans les parties privées de la Cité interdite ainsi que dans d'autres lieux intimes où l'empereur n'était pas censé recevoir des hôtes et où donc rien ne le poussait à afficher un intérêt feint pour le bouddhisme tibétain, furent également édifiées de nombreuses chapelles de culte tibétain.

Qianlong se fit représenter plusieurs fois sous les traits d'un maître tibétain. Plus de sept peintures de ce type nous sont parvenues. L'une d'elle est toujours sur un autel dans l'une des chapelles du Potala à Lhasa.

Mais l'argument majeur en faveur d'un intérêt sincère de cet empereur est certainement sa tombe.

VI. LA TOMBE DE QIANLONG

C'est à cent vingt cinq kilomètres à l'est de Pékin qu'un site fut choisi selon les normes de la géomancie chinoise (*fengshui*). Les travaux commencèrent la 8^{ème} année de son règne (1743) et furent achevés neuf ans plus tard.

Qianlong innova considérablement dans la conception architecturale de son tombeau. Il fut le premier à faire édifier une chapelle bouddhique à l'intérieur du Grand Hall. Par la suite, tous les mausolées impériaux de la dynastie suivirent ce modèle. La création de cette chapelle fut accompagnée par celle d'un temple de culte tibétain à la périphérie du site.

Mais c'est le programme ornemental de cette tombe qui doit retenir toute notre

attention. Des représentations de Bodhisattva, de Bouddha, de rois célestes, de signes de bon augure, bref tout un ensemble de motifs bouddhiques ornent les murs et les voûtes de ce tombeau. En outre, près de 30 000 lettres tibétaines et plus de 600 en écriture indienne sont gravées sur les murs et les voûtes des chambres funéraires. Ces inscriptions sont longtemps restées un véritable mystère. L'absence de toute inscription en chinois ou en mandchou est également tout à fait stupéfiante.

Les Annales dynastiques ne donnent pratiquement aucune indication sur ce programme ornemental. Par ailleurs, aucune référence n'est faite à la décoration particulière des cercueils. Pourtant, les cercueils intérieurs des concubines et le cercueil extérieur impérial comportent eux aussi des prières en tibétain. Je travaille depuis 2005 sur ce site. Après avoir édité et identifié l'ensemble de ces inscriptions, il apparaît qu'elles font non seulement référence à un rituel funéraire tibétain, mais en outre que leur agencement particulier dans la dernière chambre permet de recréer de façon virtuelle un stupa tel qu'il est conçu dans la tradition tibétaine.

Ce monument n'était pas destiné à devenir une vitrine pour les populations mongoles. L'empereur y a exprimé ses croyances intimes et, semble-t-il, la volonté d'être inhumé dans un stupa comme un maître bouddhiste ou bien comme un monarque universel de la tradition bouddhique. Sa position d'empereur d'un vaste empire où les valeurs confucéennes étaient dominantes ne lui permettait pas de réaliser ce souhait ; c'est pourquoi il utilisa l'écrit pour recréer virtuellement ce stupa.

Cette découverte permet d'affirmer que Qianlong avait un intérêt sincère pour le bouddhisme tibétain. Cela ne réfute en aucun cas une éventuelle utilisation du bouddhisme à des fins politiques, mais cela éclaire différemment certains épisodes des relations entre cet empereur et le Tibet. Si Qianlong chercha à mettre en place le système de reconnaissance des Dalaï-lama par l'urne d'or, c'est parce qu'il se considérait comme un monarque universel Chakravartin vénérant l'enseignement du Bouddha et dont la responsabilité première était la protection de cet enseignement.

Après Qianlong, l'intérêt des empereurs mandchous pour le Tibet diminue. Est-ce parce que les populations mongoles ne représentent plus une menace pour l'empire ? D'autres éléments sont certainement à prendre en compte : la dynastie se sinise mais, surtout, l'économie décline et l'empire perd de sa puissance. Les liens si étroits établis par les premiers empereurs mandchous avec les maîtres tibétains s'amenuisent inexorablement. Il ne reste qu'un vernis. En 1908, lorsque l'impératrice Cixi et son neveu Guangxu reçoivent le XIII^{ème} Dalaï-lama, la relation chapelain / donateur n'a plus cours.